

La fin du jeu à deux

Temps des crises de Michel Serres. Éditions Le Pommier, 78 p.

Frédéric Lacoste

Numéro 233, juillet–août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacoste, F. (2010). Compte rendu de [La fin du jeu à deux / *Temps des crises* de Michel Serres. Éditions Le Pommier, 78 p.] *Spirale*, (233), 51–52.

La fin du jeu à deux

PAR FRÉDÉRIC LACOSTE

TEMPS DES CRISES de Michel Serres

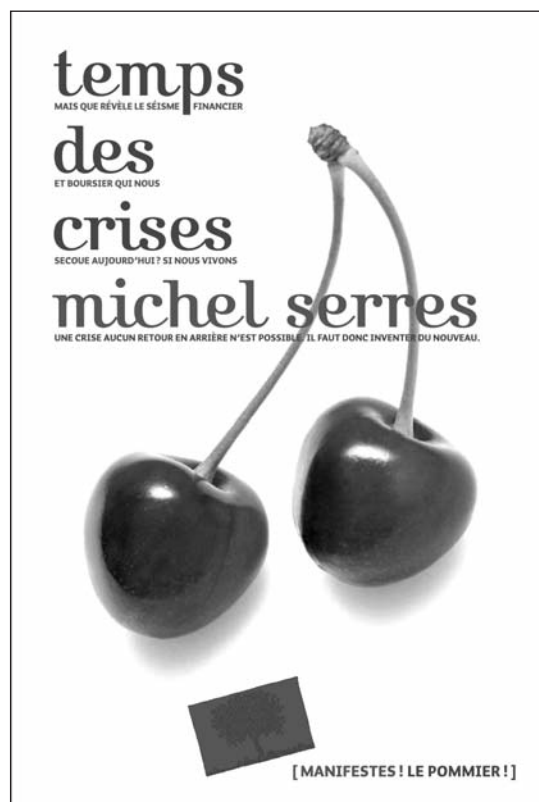
Éditions Le Pommier, 78 p.

Dans *L'île des esclaves* de Marivaux, Iphicrate et son valet Arlequin font naufrage et abordent une terre étrange où dominants et dominés ont échangé leur condition respective. Après avoir donné une bonne leçon à son maître en lui montrant comment il devait se comporter avec lui, Arlequin reprend finalement ses habits de laquais et les choses rentrent dans l'ordre. Et si le rôle de l'ancien maître était aujourd'hui tenu par l'homme, et celui de l'ancienne esclave par la Terre ? Et si ces vieux rapports étaient en train de basculer... ? C'est en tout cas le scénario auquel s'attache l'académicien Michel Serres dans son dernier ouvrage, *Temps des crises*, petit essai aux allures de manifeste philosophico-utopique : « *En quelques décennies, l'ancien objet passif est devenu actif. L'ancien sujet humain [...] se met à dépendre de ce qui, justement, dépendait de lui. Quelle nouveauté pour les philosophes de la connaissance et de l'action !* » Puis, donnant au Monde le nom de Biogée, Serres enfonce le clou en faisant le constat lapidaire de ce renversement : « *Nous devenons objets de ce*

sujet nouveau, la Biogée. »

De maître et possesseur de la nature selon la formule de Descartes, voici donc l'être humain en passe de devoir courber l'échine et de se mettre à l'écoute de Celui qui semblait être à sa merci : « *Notre voix couvrait le Monde. Il fait entendre la sienne. Ouvrons les oreilles. Fonte des glaces, montée des eaux, ouragans, pandémies infectieuses, la Biogée se met à crier.* »

Néologismes, personnifications, tournures analogiques, figures de contraste ou de paradoxe, l'auteur du *Contrat naturel* ne ménage pas ses effets pour lui aussi se faire entendre. Produit de la volonté émancipatrice des Lumières, l'art de la vulgarisation souligne ici l'urgence en même temps que l'universalité du message. La propension analogique, parfois



non exempte de roublardise intellectuelle chez nombre de philosophes, n'est chez Serres qu'un stimulant de la pensée destiné davantage à persuader qu'à convaincre. La longue liste d'ouvrages écrits jusqu'ici par l'historien des sciences ne peut être suspectée de complaisance, tant la rigueur d'analyse et le lent déploiement de la pensée exigeaient de la part du lecteur une attention âpre et soutenue. Changement de stratégie donc, au regard de la révolution à mener par l'homme nouveau, cet « *hominescent* » qui émerge dans une époque de mutations et de ruptures sans précédents.

L'OUBLI DU MONDE

Ceux qui attendaient un ouvrage éclairé sur la crise financière actuelle en sont pour leurs frais. Michel Serres n'est pas

Si la crise actuelle n'est selon lui qu'un épiphénomène, c'est que nous n'avons pas su voir la vraie crise qui nous touche.

un économiste. Ce qu'il observe, il le fait non avec les lunettes du journaliste ou le microscope de l'analyste financier, mais avec le télescope de l'épistémologue : « *L'importance d'un événement se mesure* », insiste-t-il à plusieurs reprises, « *à la longueur de l'ère qu'il achève.* » Si la crise actuelle n'est selon lui qu'un épiphénomène, c'est que nous n'avons pas su voir la vraie crise qui nous touche,

doute : s'il y a crise aujourd'hui, c'est que les hommes ont oublié le Monde, cet interlocuteur muet avec qui il faudra désormais compter et dialoguer. C'est ce qu'il appelle la fin du « *jeu à deux* ». Que signifie cette expression ? Que notre société ne peut perdurer dans un système essentiellement dualiste. C'est la thèse que soutenait très précisément le cybernéticien Gregory

d'éclat spectaculaires. Mais bien loin de répondre, comme on le croit souvent, à une nécessité consubstantielle à l'exercice démocratique, elles ne génèrent au bout du compte que lassitude, désaffection électorale, ainsi qu'un irrémédiable sentiment de « perdant-perdant » (pour parodier une formule politique en vogue). La politique, comme le reste, est à réin-

Plus pragmatique que métaphysicien, Michel Serres nous dit [...] qu'aujourd'hui les Sciences de la Vie et de la Terre sont les seules capables de fédérer une pluridisciplinarité propre à « susciter une autre société »...

résultat de bouleversements millénaires dont nous avons à peine conscience : agriculture, santé, transports, démographie, communication, voilà les réelles « *nouvelles du monde* » : « [...] *Théories économiques et politiques, institutions et systèmes sociaux continuèrent à gérer des humains et un monde qui n'avait, dès lors, plus rien à voir avec ces temps de durée millénaire, achevés soudain en un demi-siècle à peine. Cette cécité, nous allons la payer* ».

L'optimiste Serres est-il sur le point de succomber au catastrophisme ? Bien au contraire, si le choc est rude, il convient pour lui de trouver de nouvelles solutions. Car, comme le suggère le sens médical du mot « crise », la guérison ne correspond jamais au retour à un état antérieur à la maladie : « *En cette situation, justement dite critique, le corps prend, à nouveau, et de soi, une décision : passé cette limite, ou il meurt ou il emprunte un tout autre chemin [...]. Dans le cas où il survit au sortir de ladite crise, il prend une autre voie et guérit* ». Dès lors, il s'agit d'inventer, de faire preuve d'initiative et d'un brin d'esprit utopique. Mais avant, il convient d'établir le bon diagnostic et pour Serres, il n'y a là aucun

Bateson dans son livre *Vers une écologie de l'esprit* publié en 1977 : « *Si nous continuons à opérer selon le dualisme cartésien : esprit contre matière, nous continuerons sans doute à percevoir le monde sous la forme d'autres dualismes encore : Dieu contre Homme, élite contre peuple [...], nation contre nation, et pour finir, Homme contre environnement. Il est douteux qu'une espèce puisse survivre, qui possède à la fois une technologie avancée et cette étrange façon de concevoir le monde* ». Prenant appui sur le tableau de Goya, « *Duel à coup de gourdin* » (l'analyse de ce tableau est présente dès les premières pages du *Contrat naturel* de Michel Serres, paru il y a vingt ans), où l'on voit deux hommes pris dans une lutte fratricide s'enfonçant inexorablement dans les sables mouvants, Serres fustige les oppositions politiques traditionnelles : droite contre gauche, républicains contre démocrates, travaillistes contre conservateurs, etc.

L'ESPOIR PLACÉ DANS LES SVT

Pour lui, ces antithèses n'ont d'existence que pour faire tourner « *le cirque politico-médiatique* » avec ses coups

venter. S'agit-il de retrouver le tiers secrètement inclus dont parlent Michel Camus et le physicien des particules élémentaires Basarab Nicolescu dans leur quête de transdisciplinarité, lorsqu'ils offrent que « *la logique binaire est dépassée par une logique ternaire dont le concept-clé [...] est le tiers secrètement inclus dans toutes les oppositions binaires de la logique classique* » ? Plus pragmatique que métaphysicien, Michel Serres nous dit seulement qu'aujourd'hui les Sciences de la Vie et de la Terre sont les seules capables de fédérer une pluridisciplinarité propre à « *susciter une autre société* » et à porter la voix de la Biogée dans les sommets politiques entre grandes puissances. Car dans le cas où nous voudrions coûte que coûte poursuivre la lutte avec l'ensemble des vivants et des inertes, le pronostic est sans appel : « *Nous ignorons qui va gagner, sauf que nous savons déjà qu'en cas même de victoire, nous serions battus* »... †

1. Michel Camus, *Transdisciplinarité*, Montréal, Trait d'union, « Spirale », 2002, p. 112.